

Formation de base sur le Marxisme

Partie 1 :
Méthode scientifique,
conception de l'Histoire
et critique du capitalisme

École fédérale des Jeunes Communistes de la Loire
avec la participation de Yvon Quiniou, philosophe
2014

Cette formation s'appuie sur celle qui a été élaborée par l'École fédérale de la JC de la Loire entre 2010 et 2013. Elle approfondit certaines notions essentielles sans aborder le projet politique de Marx et les notions de socialisme, dictature du prolétariat ou communisme, qui seront traitées dans une autre formation. Le but de cette formation est essentiellement de comprendre et maîtriser la **démarche** de Marx dans ses travaux scientifiques en abordant les concepts-clé du **marxisme**.

Sommaire

/3

4 I. La méthode scientifique

6 La dialectique

7 Le matérialisme

10 II. La conception de l'histoire

11 Matérialisme historique et lutte des classes

13 L'État

14 III. La critique du capitalisme

16 Les quatre mutations du néo-libéralisme

I. La méthode scientifique

74 Première question : qu'est-ce que le marxisme ? Avant d'étudier les grands concepts, lançons-nous dans un exercice qui permettra d'illustrer nos propos, comparons le marxisme et la religion.

Le marxisme et la religion pourraient faire l'objet d'un rapprochement dans le sens où l'un et l'autre se proposent de définir l'Homme, de comprendre pourquoi il agit de telle ou telle manière et ainsi, de proposer une façon de vivre (ou de lutter) fidèle à des conceptions théoriques. Il y a même une dimension annonciatrice dans les deux cas, dans la mesure où le marxisme et la religion anticipent et prévoient ce qu'il va arriver aux Hommes et c'est d'ailleurs contre cet apparent Destin qu'on se propose d'agir et de transformer les choses.

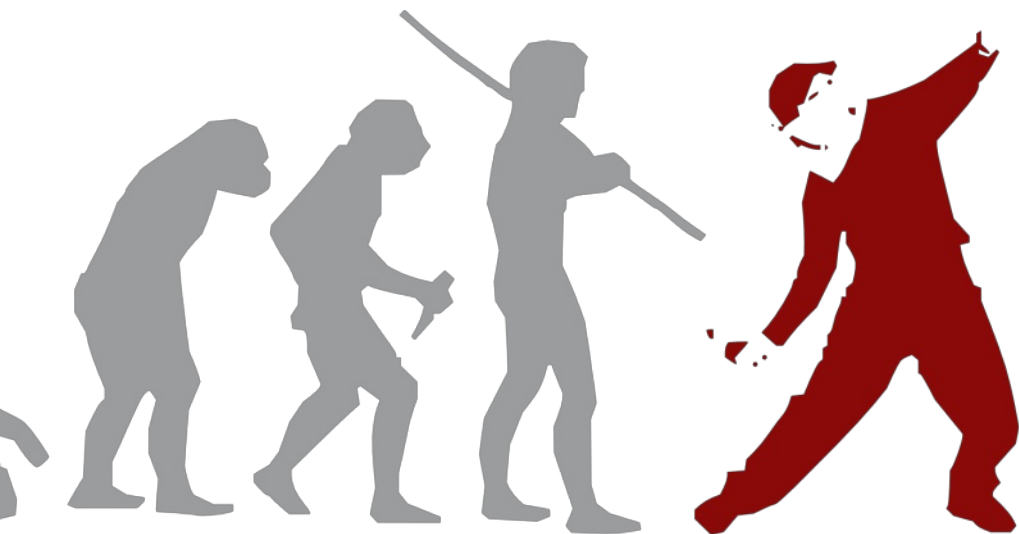
Cependant, le marxisme et la religion n'ont pas les mêmes fondements théoriques. Le marxisme relève d'une **méthode scientifique** faisant appelle à la raison, à l'esprit critique. Contrairement à ce qui se passe dans la religion, il est inutile de connaître et réciter des textes par cœur pour être marxiste, il faut saisir la démarche intellectuelle, hors de toute



croyance, pour analyser le monde, comme le fait toute science. Le marxisme est donc un **outil** (pensons au télescope pour analyser ce qui se passe dans le ciel) pour comprendre le monde et n'est lié à aucun culte et aucune divinité.

Conclusion : si des traits qui caractérisent le marxisme et la religion sembleraient les rapprocher (c'est même un argument idéologique employé contre le marxisme pour le discréditer), le marxisme se révèle être en opposition avec la religion. Marx a même affirmé que « la critique de la religion est la condition préliminaire de toute critique » ! Pour comprendre lucidement le réel, il faut commencer par se débarrasser des illusions diverses qui le masquent, et d'abord des illusions religieuses. De plus, pour le marxisme, l'actualité enrichit et nourrit la théorie, contrairement à l'idéologie religieuse qui reste enfermées dans ses dogmes. C'est pourquoi on associe le marxisme à la notion de « **fécondité** ». Encore aujourd'hui, il nous aide à penser le Monde.

/5



LA DIALECTIQUE

Nous devons ici utiliser ici une démarche que MARX a empruntée à HEGEL (philosophe allemand du début XIXème siècle), il s'agit de la **pensée dialectique**.

Chez PLATON (philosophe grec de l'Antiquité), la dialectique est une méthode pour atteindre la vérité : il s'agit pour un sujet donné, de faire dialoguer deux personnes ayant des avis opposés. C'est, selon la philosophie grecque, le meilleur moyen d'atteindre la vérité. On trouve la pensée dialectique chez un autre philosophe grec, HERACLITE, qui met en avant la présence des contraires et de leur lutte au cœur de celui-ci. Cette vision, faisant passer la dialectique de la dimension subjective (la perception personnelle des choses) à la dimension objective (les choses en elles-mêmes) va être reprise par HEGEL. Selon lui, le mouvement de toute chose est en lui-même dialectique et il faut, pour comprendre n'importe quel phénomène, procéder à une étude dialectique, caractérisée par **la triade thèse-antithèse-synthèse**. On ne considère pas les phénomènes selon un point de vue subjectif qui leur serait extérieur, mais selon les contradictions qui les animent objectivement : la pensée dialectique est donc caractérisée par **l'unité des contraires** et l'affirmation que leur lutte est le moteur de toute transformation (c'est ainsi que le moteur de l'Histoire est, selon MARX, **la lutte des classes**, voir *partie II*).

La pensée dialectique est encore plus complexe que cela et mériterait d'être approfondie et il faut en revoir le statut et les catégories sur la base du matérialisme.



LE MATÉRIALISME

MARX va associer la **dialectique** de HEGEL au **matérialisme** (notion philosophique qui n'a pas grand chose à voir avec l'utilisation répandue du terme « matérialiste » correspondant à une accumulation excessive de biens matériels) de FEUERBACH (philosophe allemand du XIX^{ème} siècle). Contrairement à ce dernier, HEGEL était un idéaliste : **le matérialisme et l'idéalisme** sont deux philosophies qui s'opposent.

/7

*Le Capital, livre I,
postface de la
deuxième édition*

Citation de MARX : « Pour HEGEL, le mouvement de la pensée [...] est le démiurge (le créateur, le procréateur) de la réalité... Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme. »

Les idéalistes pensent que l'Idée ou la Pensée domine et dirige le monde et qu'il faut partir d'elle pour l'analyser, tandis que les matérialistes privilégient l'étude de la réalité matérielle qui porte en elle-même la vérité. L'être humain et sa conscience sont considérés par les matérialistes comme des produits de la nature, et c'est donc **la réalité matérielle qui définit la conscience**. Les matérialistes considèrent que le mouvement est le mode d'existence de la matière, et la conscience humaine, la pensée ne sont pas en contradiction avec ce mouvement, mais en correspondance, elles en sont issues : la nature prédomine l'esprit humain, qui n'en est qu'un élément constitutif.



C'est ce matérialisme qui oppose profondément marxisme et religion, dans la mesure où l'idéalisme affirme l'antériorité de l'esprit par rapport à la nature et admet des interprétations sur l'origine du monde qui dépasse la réalité matérielle. A l'époque, la théorie matérialiste de Feuerbach, qui part de l'Homme comme être naturel, visait à combattre la religion, la théologie... et les institutions qui s'appuyaient sur ces croyances.

Exemples :

⁷⁸ « Il y en aura toujours un pour écraser l'autre ». Plutôt que de chercher à comprendre, l'Idée prend le pas sur la conscience et l'analyse de la réalité matérielle.
« Je suis pour la lutte des classes ». On est ni pour ni contre, elle s'étale sous nos yeux, elle existe de fait.

Nous aurons compris à travers ces exemples, que la pensée matérialiste exclut toute idéalisation de la réalité en replaçant l'Homme et sa conscience dans la Nature, et non en dehors ou au-dessus.

Selon la conception matérialiste, la pensée idéaliste obtient du succès lorsque les Hommes se retrouvent dans des situations matérielles difficiles (crise) : les religions et théories obscures en tout genre progressent dans la conscience, elles sont l'expression de sa « détresse réelle » et contribuent à la renforcer par les consolations illusives qu'elles apportent.

L'idéalisme correspond finalement, pour les matérialistes, à un abandon de la raison et de la science.

Aussi bien le matérialisme que la dialectique sont extrêmement importants pour les organisations se réclamant du marxisme dans la mesure où, comme ces conceptions théoriques relèvent d'une **méthode**, elles rejoignent directement la **pratique militante**, la méthode d'analyse définissant la méthode d'action (et vice-versa : la méthode d'action révélant la méthode d'analyse).

On comprend avec cette philosophie que le communisme puise d'abord ses racines dans une analyse rationnelle et scientifique de la réalité. En ce sens, elle rompt avec l'utopie des doctrines auxquelles Marx fut confronté et qu'il combattit en raison de leur impuissance à transformer la société. Cependant, dès lors que les travaux scientifiques de Marx amènent à une réflexion critique sur la société et le capitalisme, ils dépassent le seul cadre de la science car il n'y a pas de critique sans valeurs, la science étant neutre. Le marxisme relève d'une méthode scientifique et porte aussi une dimension morale, humaniste, liée à des valeurs universelles.



II. La conception de l'Histoire

¹⁰ En associant matérialisme et dialectique, Marx a cherché à répondre à plusieurs questions : **Quels sont les mécanismes à l'origine des grands moments historiques (guerre, paix, révolution etc.) ? Quelles sont les lois objectives qui déterminent ces phénomènes ? Par quoi sont déterminées les actions des Hommes et plus précisément des masses humaines ?**

Citation de LENINE : « MARX a porté son attention sur tous ces problèmes et a tracé la voie à l'étude scientifique de l'histoire conçue comme un processus unique, régi par des lois, malgré sa prodigieuse variété et toutes ses contradictions. »

*Karl Marx et
Friederich Engels*

LE MATÉRIALISME HISTORIQUE ET LA LUTTE DES CLASSES

Conformément à la pensée matérialiste, Marx porte une attention privilégiée aux **conditions matérielles d'existence** (puisqu'elles déterminent la conscience) pour comprendre ce qui pousse les hommes à agir de tel ou tel manière.

D'abord, l'Homme va transformer son milieu naturel pour subvenir à ses besoins, c'est le début d'une certaine organisation du travail, caractérisée par la **division du travail** et la division de la société en classes. On entend par **classe sociale** un groupe d'êtres humains défini par sa place dans l'organisation (divisée) du travail, elle-même déterminée par l'état des forces productives, mais aussi par son rapport de propriété à celles-ci. Les **forces productives** (ou capacités de production) sont les moyens matériels à disposition pour organiser le travail et elles dépendent des évolutions techniques et technologiques.

Le **matérialisme historique** consiste à comprendre alors l'évolution de l'Histoire à travers ses contradictions (dialectique). Ces contradictions viennent directement de la division de la société en classes, à partir de la transformation des moyens de production (réalité matérielle).

Le progrès technique va faire augmenter les capacités de production et ainsi, des classes vont dominer et d'autres subir de plus en plus. En effet, **leurs intérêts sont contradictoires** puisque les uns vivent au service des autres, et les autres grâce au travail des uns : c'est **l'exploitation**.

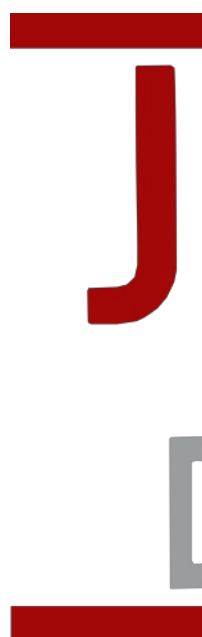
Avec l'évolution continue des forces productives, ces contradictions s'intensifient. C'est là, selon MARX, que l'on trouve **le moteur de l'Histoire**.

Citation MARX : « L'Histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes »

Manifeste du

Parti communiste

¹² L'exploitation de l'Homme par l'Homme est ainsi une constante dans l'histoire de l'humanité (en dehors des sociétés primitives) non pas parce que l'Homme serait mauvais (ce serait être idéaliste que de penser ainsi), mais parce que la division de la société en classes est déterminée par l'état des forces productives et que ces forces productives n'ont jamais été assez développées pour supprimer la division en classes. Pour arriver à cette conclusion, Marx a analysé l'organisation de très nombreuses sociétés humaines à diverses époques et en divers lieux et c'est à partir de là qu'il en a tiré cette fameuse loi objective de la lutte des classes. Il ne faut pas comprendre cette loi comme une formule mathématique, mais plutôt comme une tendance commune à toutes les sociétés, basée sur l'évolution des conditions matérielles d'existence. Ce déterminisme est un déterminisme relatif c'est-à-dire qu'il n'est pas systématique. Ainsi, Marx ne nie pas, au contraire, que les hommes puissent intervenir sur l'évolution de la lutte des classes (voir les luttes syndicales et politiques).



L'ÉTAT

Nous avons abordé la question des forces productives et de l'organisation sociale qui lui été associée, mais quelle vision a MARX de l'organisation politique de la société ? Selon lui, l'État n'est qu'une **superstructure, un cadre juridique qui correspond à l'état des forces productives** et qui permet de maintenir l'organisation sociale. Il est donc à la fois un **reflet** de la société et un **facteur** actif de domination pour la classe dominante. En effet, en s'appuyant sur des lois, l'État règle les conflits d'intérêts, il « légalise » en quelque sorte la structure sociale divisée en classes. Une classe devient révolutionnaire lorsque l'État ne peut plus contenir le développement de ses forces productives : cela a été le rôle de la bourgeoisie en 1789. ¹³

E LUTTE
DES CLASSES

III. La critique du capitalisme

/14

Qu'est-ce qui caractérise le mode de production capitaliste ?

- **la propriété privée des moyens de production** (détenus par une minorité)
- des **travailleurs salariés** qui ne possèdent pas ces moyens de production et **vendent leur force de travail** (la majorité).

C'est donc une société divisée entre deux classes : **la bourgeoisie et le prolétariat**.

Le mode de production capitaliste ne pouvait pas se développer sans l'Industrie : c'est donc bien le développement des forces productives qui a transformé l'organisation sociale (émergence de la bourgeoisie et du prolétariat). Cette bourgeoisie est devenue une classe révolutionnaire en 1789 en voulant instaurer un nouvel ordre politique lui permettant de dominer la société (avec la propriété privée).

Le capitalisme est le stade de développement de l'Humanité qui **simplifie donc les antagonismes de classes** puisqu'il divise la société en deux grandes classes diamétralement opposées.

Selon la conception matérialiste, c'est le **travail humain qui créé de la richesse**. Or pour le capitalisme, le travail est assimilé à un coût, c'est là la contradiction fondamentale du capitalisme. En effet, le capitalisme repose sur l'accumulation continue du Capital, c'est-à-dire de **la plus-value qui correspond à la différence entre la richesse produite par le salarié et son salaire** : la richesse créée est ainsi supérieure au salaire qui est versé en contrepartie (et c'est pourquoi le salariat n'est qu'une nouvelle forme d'exploitation).

Au début du capitalisme, cette plus-value était largement réinvestie, ce qui a été un moteur énorme pour les progrès techniques et humains. Mais :

- Système de domination impitoyable, esclavagisme, déshumanisation...

- **Nécessité constante de réinvestir** (or le Monde et ses ressources ne sont pas illimités)

- **Accumulation de la surproduction** liée à la contradiction Capital/Travail décrite plus haut. En effet, comme le travail est un coût, il faut baisser au maximum les salaires afin d'augmenter la plus-value, sauf que cela signifie qu'**on produit plus de richesses qu'on est capable d'en consommer**. Il en résulte une accumulation de la surproduction – nécessaire au développement de la plus-value - qui est à l'origine des crises économiques puisqu'elle est le résultat d'une contradiction insoluble.

La crise la plus récente, celle qui a éclaté en 2008, est expliquée dans un article de Michel Husson paru dans *Le Monde Diplomatique*...

voir "Les Temps Modernes" de Chaplin par exemple

Les quatre mutations des économies dominantes - article de Michel Husson dans *Le monde Diplomatique*

Née sur un segment étroit de la finance – les fameux subprime –, la crise actuelle s'est rapidement étendue à l'ensemble de l'économie mondiale, qui ne semble pas s'en remettre. Pour comprendre l'ampleur de cette déflation, il faut remonter quarante ans plus tôt.

¹⁶ Les années 1974 et 1975 ont marqué la fin de la période dite des « trente glorieuses », celle d'un capitalisme relativement régulé, et, dans un même mouvement, l'entrée en récession.

Pour y répondre s'est alors façonné, dans la décennie 1980, un nouvel agencement que l'on peut appeler capitalisme néolibéral.

Lequel, à son tour, connaît une crise depuis 2007.

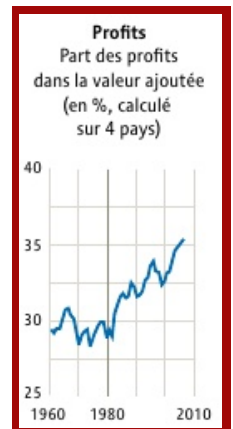
En ce sens, ce que nous vivons actuellement constitue une crise des solutions apportées à la crise précédente.

Ce grand tournant des années 1980 avait conduit à une série de mutations que l'on peut repérer en procédant à une « spectrographie » de l'économie mondiale. Ainsi se dessine une périodisation très homo-

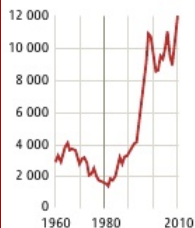
gène, et les évolutions des différents indicateurs retenus s'organisent autour de quatre grandes mutations.

Première mutation :
la hausse tendancielle du taux de profit dans le revenu national.

Le capitalisme des « trente glorieuses » n'a pas réussi à assurer le maintien du taux de profit : celui-ci a commencé à baisser dès la récession de 1967 aux Etats-Unis et a chuté de façon continue jusqu'au début des années 1980. En faisant baisser la part des salaires, le tournant néolibéral permet alors de restaurer la rentabilité des entreprises, moyennant une série de changements qui vont alimenter la prochaine crise.



Bourse
Evolution de
l'indice Dow Jones



Endettement
des ménages
aux Etats-Unis
(en % du revenu)



Inégalités
Revenu du 1% des
familles les plus riches
(en % du revenu national,
calculé sur 8 pays)



Deuxième mutation : **la financiarisation des économies.**

La financiarisation prend son essor à la même période. En témoigne la spectaculaire envolée des cours de Bourse dans l'ensemble du monde. Relativement stables en valeur réelle (compte tenu de l'inflation), ces derniers se mettent à augmenter de manière exponentielle (avec de grandes fluctuations) à partir de 1985. Ils sont ainsi déconnectés des anticipations de profit des entreprises. Dans le même temps, la libre circulation des capitaux à l'échelle internationale est garantie et se développe indépendamment des échanges de marchandises. A partir des années 1990, la part des avoirs financiers totaux dans la production mondiale de richesses ne cesse d'augmenter, soulignant ainsi l'accélération de la mondialisation financière.

Cette financiarisation accompagne les autres tendances du modèle. La baisse de la part des salaires dans le revenu national pose en effet le problème des débouchés des produits fabriqués. Pour y faire face, on pousse

les ménages à emprunter – un surendettement particulièrement marqué aux Etats-Unis. Baisse de la part des salaires et surendettement d'un côté, investissements à l'étranger et délocalisations de l'autre, vont creuser les déséquilibres mondiaux, surtout à partir de la seconde moitié des années 1990. Là encore, la finance assure les flux de financement nécessaires à l'échelle internationale.

Cette configuration d'ensemble conduit inexorablement à une montée des inégalités de revenu. Alors que la part du revenu allant au 1 % les plus riches reculait depuis la seconde guerre mondiale, la courbe s'inverse brutalement au début des années 1980. Jamais depuis les années 1960 les écarts n'ont été aussi béants. Compression salariale massive et croissance exubérante des revenus financiers expliquent ce phénomène.

Troisième mutation :

le ralentissement de la productivité du travail.

Le dynamisme du capitalisme réside dans sa capacité à faire produire toujours plus de biens et de services en un temps de travail donné. Ces gains de productivité ont permis de concilier plus facilement la progression du pouvoir d'achat des salariés avec la rentabilité du capital. Or, après avoir été exceptionnels au cours des « trente glorieuses », ils se sont épuisés. C'est d'ailleurs la cause fondamentale de l'entrée en crise de ce modèle de capitalisme.

Quatrième mutation :

l'« effet boomerang » de la mondialisation.

La montée en puissance des pays émergents dessine un renversement du monde. Ainsi, la part des BRIC (Brésil, Russie, Inde, Chine) dans le PIB mondial est passée de 7,5 % en 1990 à 17,7 % en 2010. En 2011, les pays avancés ne réalisent plus que la moitié du commerce mondial de produits manufacturés, contre 70 % vingt ans plus tôt. Alors que la productivité du travail continue à ralentir dans le « vieux monde » capitaliste, elle augmente vigoureusement dans les pays émergents, devenus les moteurs de l'économie mondiale.

Basculement de la croissance



Jusqu'à présent, on pouvait créditer le modèle libéral d'une relative cohérence, dans la mesure où toutes les tendances décrites ci-dessus étaient imbriquées et complémentaires. Mais, pour se maintenir, cette cohérence devait pouvoir s'appuyer sur une poursuite indéfinie de ces mêmes tendances : baisse relative des salaires, hausse de l'endettement, augmentation des placements financiers, etc. Autrement dit, la

prétention du capitalisme à obtenir des profits croissants malgré le ralentissement des gains de productivité ne pouvait être validée que par des distorsions croissantes dans les équilibres macro-économiques, qui devaient forcément atteindre leurs limites.

C'est la croissance incontrôlée de l'endettement, avec les subprime notamment, qui s'est révélée le maillon le plus faible.

Mais le fait que la crise a démarré dans la sphère financière ne change rien à son caractère systémique. D'où sa gravité, qui est en quelque sorte proportionnelle à la durée de vie de ce modèle néolibéral – le risque étant qu'il faille autant de temps pour refaire en sens inverse le chemin parcouru jusque-là. Car, selon la formule de Klaus Schwab, fondateur et président du Forum économique mondial (le fameux « Davos »), « il nous faudra payer pour les péchés du passé » (sans d'ailleurs que soit précisé qui est ce « nous »). Il est donc nécessaire de réfléchir aux conditions à remplir pour revenir à une économie définanciarisée et mieux régulée – et donc de

mieux identifier les contraintes qui pèsent sur la période ouverte par la crise actuelle.

Logique du profit et logique des besoins

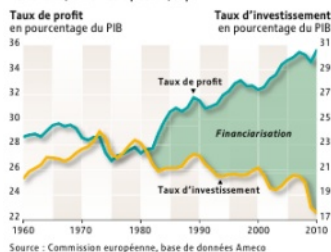
Mieux vaut ne pas produire que produire de manière insuffisamment rentable : telle est la devise du capitalisme néolibéral.

Tout se passe comme si les besoins sociaux ne méritaient d'être satisfaits qu'à la condition d'être compatibles avec des critères d'« hyperrentabilité » constamment renforcés par les exigences de la finance. Cela explique la relative atonie des investissements, qui n'ont pas suivi, au moins dans le vieux monde capitaliste, la remontée du profit.

/19

Profit et investissement divergent

Taux d'investissement et taux de profit dans l'ensemble États-Unis, Union européenne, Japon



La réponse à cet écart croissant entre les exigences de rentabilité et la satisfaction des besoins sociaux entraîne une marchandisation généralisée : privatisation de pans entiers de l'économie, freinage ou réduction des dépenses publiques, recul de la protection sociale et réformes fiscales. L'objectif est de réduire les dépenses publiques, considérées comme autant de « charges improductives », et d'étendre ainsi le champ de la logique du profit. Les effets sociaux en sont connus : chômage de masse, précarité et insécurité sociale croissantes. Dans les pays émergents, tirés par un capitalisme sauvage semblable à bien des égards à celui de l'Angleterre de la révolution industrielle, la croissance impétueuse laisse de côté des pans entiers de la population, et les inégalités sociales ne se résorbent pas, en dépit du recul de la pauvreté.

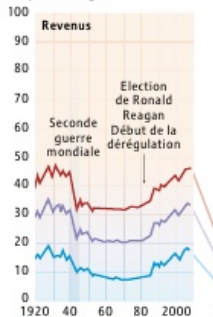
A la crise financière s'est ajoutée la crise alimentaire qui frappe une part importante de la population mondiale. Rien de naturel dans ces difficultés : elles sont, elles aussi, le fruit d'une

marchandisation à outrance. L'ouverture au marché mondial, qui a favorisé la déflation salariale dans les Etats industrialisés, a également conduit à la destruction de larges secteurs de l'agriculture traditionnelle dans le Sud. De nombreux pays se sont ainsi éloignés de l'auto-suffisance alimentaire pour importer de plus en plus massivement. Transformés en marchandises ordinaires, les aliments sont devenus des objets de spéculation, quitte à affamer des millions de personnes à travers le monde. Au point de provoquer des émeutes de la faim.

De manière encore plus profonde, cette soumission des besoins humains à la logique marchande conduit à une sourde crise de légitimité du système, qui prend la forme d'une crise démocratique. La soumission des gouvernements aux « marchés financiers » qu'ils s'efforcent de « rassurer » au lieu de faire prévaloir l'intérêt public, les changements de dirigeants sous la pression des financiers (comme en Grèce ou en Italie) délégitiment les systèmes démocratiques. Les révolutions arabes, le

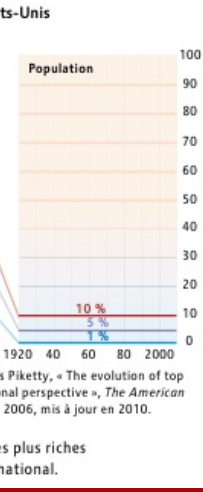
Inégalité des revenus

Population et revenus aux Etats
En pourcentage



Sources : Emmanuel Saez et Thomas Piketty, *Top incomes: A historical and international perspective*, *Economic Review* vol. 96, n° 2, mai 2006.

Lecture : en 1920, les 10 % les plus riches possédaient 40 % du revenu national.



mouvement des « indignés » (en Grèce, en Espagne, ou même aux Etats-Unis) et les explosions sociales (en Chine ou au Royaume-Uni) sont, sous des formes très différentes, l'expression de cette perte générale de légitimité.

Définanciarisation et rééquilibrage de l'économie mondiale

Durant la phase néolibérale, le couple Chine - Etats-Unis a été l'un des principaux moteurs de la croissance. Mais cet arrangement est doublement remis en question. Du côté de la Chine, les tensions sociales et démographiques conduisent à un nécessaire recentrage sur le marché intérieur (ou sur la zone asiatique) et à une remise en question du financement du déficit des Etats-Unis par les excédents chinois. Le modèle de croissance à crédit des Etats-Unis ne peut plus fonctionner, et son rééquilibrage ne pourrait se faire qu'à un taux de croissance moindre. En Europe, la crise des dettes souveraines a servi de révélateur et montré que la construction européenne était bancal et tronquée. Le Vieux Continent se trouve

donc face à ce dilemme : soit l'éclatement, soit une refondation intégrale.

Selon des modalités différentes aux Etats-Unis et en Europe, l'enjeu de la période est de savoir qui doit payer la facture que les plans de sauvetage ont fait passer du privé au public, sans l'annuler. Plus qu'économique, cet enjeu est avant tout politique et social. Faute de disposer d'un modèle de rechange, les gouvernements sont tentés de saisir l'occasion pour administrer une thérapie de choc destinée à approfondir les « réformes » néolibérales et à préserver ainsi les « droits de tirage » des actifs financiers sur la richesse.

Le nécessaire rééquilibrage de l'économie ne peut être un simple retour au passé, le grand basculement du monde étant irréversible. Le poids économique des pays émergents est appelé à augmenter, mais leur poids démographique également (sauf pour la Chine) : en 2100, la population des pays développés ne devrait plus représenter que 13 % de la population mondiale, contre 30 % en 1960.

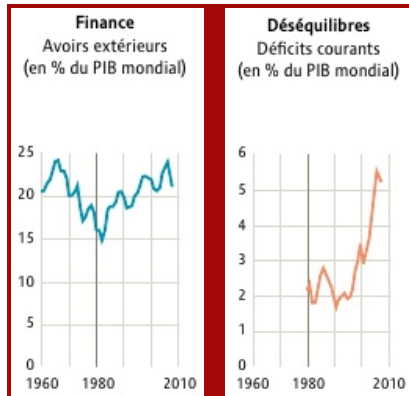
Le défi du changement climatique

Il n'y a pas à proprement parler de facteur écologique de déclenchement de cette crise. En revanche, cette dernière a des conséquences sur la prise en charge des défis environnementaux. A court terme, toute reprise de l'activité pousse le prix du pétrole à la hausse et accentue les déséquilibres déjà existants, donnant ainsi à la crise une dimension énergétique. A moyen terme, les politiques dites de sortie de crise, et notamment l'austérité budgétaire, hypothèquent la mise en place de programmes d'investissement nécessaires au développement des énergies renouvelables, des moyens de transport de substitution ou aux travaux d'isolation des logements.

raîtrait incompatible avec les objectifs de réduction de ces émissions, alors que celle-ci pourrait constituer l'un des moteurs d'une croissance de type nouveau.

Ce rapide panorama souligne à quel point cette crise n'a rien de conjoncturel. Les prétendues solutions actuellement mises en avant débouchent sur une impasse. Le projet qui consiste à revenir au business as usual (« les affaires comme si de rien n'était ») en imposant de force les conditions d'un redémarrage du modèle néolibéral est voué à l'échec. Tout simplement parce que les éléments clés de ce modèle ont été durablement mis à mal. Le rêve d'un retour à un capitalisme régulé, du type de celui des « trente glorieuses », se révèle lui aussi hors de portée.

A plus long terme, le défi climatique pèse sur la possibilité ou la forme de la croissance mondiale. Jusqu'à présent, tout « progrès » (mesuré par le PIB mondial par tête) a conduit à une augmentation régulière des émissions de CO₂. Si cette corrélation n'est pas rompue, la poursuite de la croissance appa-



Pour éliminer les dysfonctionnements qui ont conduit à la crise, il faudrait une économie fondée sur une moindre rentabilité et une plus juste répartition des richesses.

Toute la question est maintenant de savoir si ces préceptes sont compatibles avec le capitalisme.

/23

Les différentes séries statistiques présentées dans l'article ne sont pas directement comparables, mais chacune d'entre elles montre un changement radical dans les années 1980, période durant laquelle l'économie mondiale est dérégulée.

Pour rendre ces indicateurs comparables, il faut les « standardiser », c'est-à-dire leur faire subir un traitement statistique particulier qui permet de créer une échelle de valeur (ou une unité) commune à tous. On dit alors que ces indicateurs ont été « centrés réduits ». Les données deviennent indépendantes de l'unité, qu'il n'est plus utile de mentionner.



Il est possible de calculer un « indice synthétique » (courbe rouge épaisse) à partir des six indicateurs (courbes grises) – désormais comparables – dont on fait la moyenne arithmétique. Cet indice est un « résumé » qui définit une courbe moyenne dont la forme est représentative de tous les indicateurs. On voit sur ces différentes courbes que l'inflexion date du début des années 1980 : après avoir chuté, le taux de profit remonte ainsi que la courbe des inégalités.



Jeunes Communistes de la Loire

3 rue Brossard 42000 Saint-Etienne
<http://jeunes-communistes-42.org>
contact@jeunes-communistes-42.org
06 59 01 43 40

